

Ces vieux refrains si touchants lui rappelaient sa jeunesse et l'enivraient comme un vin capiteux.

Il se rappelait soudain d'anciennes chansons que sa mère lui chantait lorsqu'il était enfant.

Il les redisait, attendri par les souvenirs que les refrains éveillaient dans son cœur.

Le bon docteur n'y mettait peut-être pas beaucoup d'art mais son bon goût, son oreille délicate, son émotion communicative, sauvaient ce que sa voix avait de défectueux, sa méthode d'incomplet.

Il n'y mettait d'ailleurs aucune prétention, à son talent de chanteur ; il voyait qu'il faisait plaisir à ses amis et cela lui suffisait.

Mais ce qui l'enthousiasmait le plus, c'est que Fanchon, ne l'ayant entendu qu'une seule fois, lui chanta un soir la chanson favorite de sa mère.

Elle disait d'une si exquise façon ce refrain naïf, que le bon docteur vint les yeux humides, la serrer dans ses bras.

Enthousiasmé, il se tourna vers Mme de Beauchamp et lui dit :

—Ma bonne et vieille amie, vous m'aviez invité à aller passer un mois à Beauchamp et...

—Et vous avez refusé sous prétexte que vous ne ne vouliez pas quitter vos malades, interrompit Mme de Beauchamp en souriant.

—C'est vrai ; eh bien ! je me ferai remplacer par un confrère, si vous voulez bien inviter Mlle Fanchon. Pour l'entendre, tant pis, je commets une inconvenance !

Mme de Beauchamp tendit la main au docteur.

—Vous ne commettez aucune inconvenance, mon ami, dit-elle. Je prie ma chère Fanchon de suivre ses amis. La campagne fera du bien à cette enfant habituée jadis au grand air.

—J'en répons ! J'allais le lui ordonner pour sa santé ! s'écria plaisamment le docteur.

—Combien je vous suis reconnaissante de cette nouvelle marque de bonté, madame ! dit Fanchon.

Les traits de Jacques s'allumèrent de joie.

Il eut de la peine à ne pas sauter au cou du médecin.

Simone vint embrasser Fanchon, en lui disant combien elle était heureuse de l'avoir auprès d'elle tout l'été.

Les jours qui précéderent le départ furent employés à visiter les magasins.

Fanchon accompagnait partout Mme de Beauchamp.

Jacques, lui, allait trouver le chef de la Sûreté et lui remettait une gratification pour l'adard.

—Mlle Fanchon nous accompagne cet été, la surveillance devient donc inutile pour le moment. S'il se produisait quelque chose d'imprévu, je vous écrirais pour vous demander de mettre de nouveau votre agent à notre disposition.

Quelques jours après, Fanchon quittait Paris avec ses amis.

XII

Le château de Beauchamp est bâti sur un rocher qui domine une petite rivière sinueuse descendant de la chaîne des Vosges et qui, quelques lieues plus loin, va se jeter dans la Moselle.

Après avoir passé un pont d'une seule arche cintrée, on longe une allée de platanes qui conduit au château.

C'est un vaste bâtiment en forme de parallélogramme construit en granit gris des Vosges et surmonté d'un immense toit en tuiles rouges avançant de tous côtés en avant.

Les saillies de ce toit est telle que les appartements du premier étage sont assombrés.

Si l'aspect du bâtiment, fort ancien, est quelque peu rébarbatif, le parc qui l'entoure est splendide.

La rivière aux eaux rapides et claires lui fait, par sa courbe gracieuse, une fraîche ceinture à peine dénouée à l'extrémité du parc.

L'horizon, de ce côté, est formé des montagnes bleues des Vosges.

Le docteur n'avait pu venir en même temps que ses amis. Il arriva une huitaine après eux.

On organisa des excursions dans la montagne, des parties de pêche sur la rivière. Les soirées étaient réservées à la causerie, à de petits concerts où Simone jouait du piano, Jacques du violon et Fanchon de la vielle.

La jeune fille oubliait complètement Anspach, et si elle avait eu de bonnes nouvelles de Georget son bonheur eût été absolu.

Elle pria Jacques de s'informer auprès du directeur de la Colonie pénitentiaire de Noirville de ce qui s'était passé à la suite de l'évasion de son frère d'adoption.

Une lettre du directeur à M. Jacques de Beauchamp apprit à Fanchon que Georget avait échappé à toutes les recherches.

Elle ne douta plus de le revoir.

Mme de Beauchamp s'attachait chaque jour davantage à Fanchon.

Dans les excursions faites en famille, Jacques et Simone montaient à cheval. Mme de Beauchamp, Fanchon et le docteur sui-

vaient en voiture. La jeune fille s'entretenait avec sa bienfaitrice avec tant de grâce et de douceur, que la noble femme se sentait émue, émerveillée.

—Comment cette enfant, pendant si longtemps livrée à elle-même, peut-elle causer avec tant de politesse et de tact ? se demandait-elle.

Ah ! c'est que les leçons du bon Girodias, ces bonnes leçons, la jeune fille les avait toujours présentes à l'esprit !

Son vénérable père, du haut du ciel, voyait toutes ses actions, entendait toutes ses paroles, devinait toutes ses pensées.

Jacques rencontra dans un brigadier forestier un ex-prévôt d'armes de régiment.

Presque chaque jour, il consacrait une heure à faire de l'escrime avec ce vieux soldat. Jacques faisait dans ce sport des progrès étonnants. Sa santé était maintenant parfaite.

Mme de Beauchamp, en le voyant robuste, actif, sentait ses yeux se mouiller de larmes.

—C'est Dieu qui l'a sauvé ! se disait-elle, la science seule n'aurait pu faire ce miracle !

Où la science eût été impuissante, l'amour avait vaincu.

Quand au vieux docteur, il attribuait l'heureux état de Jacques à l'exercice, au grand air.

—C'est ce qu'il fallait, pardieu ! Vous le bichonniez trop, ma chère amie.

—Il était si faible, docteur !

—Et maintenant, il est solide comme un pont.

—Pourvu qu'il ne commette pas d'imprudence ! faisait la mère toujours inquiète.

—Ne vous inquiétez donc pas. Jacques peut à présent supporter la fatigue et les intempéries : cela vous cuirasse un homme ! ripostait le vieux praticien.

Mme de Beauchamp lança des invitations à ses voisins de campagne.

Chaque semaine, elle donnait un grand dîner, suivi d'un concert et d'un bal.

Fanchon triomphait au concert, Simone était la reine du bal.

Quelqu'un des invités signala à Mme de Beauchamp une de ses voisines, une dame très bien, disait-il, qu'il s'étonnait de ne pas voir à ces réunions.

—Comment se nomme cette dame ? Où habite-t-elle ?

—A Valpré, un hameau près d'ici où elle a une assez jolie propriété. Elle se nomme Mme de Lignères.

—Mme de Lignères ! s'écria Fanchon, je la connais, elle est ma voisine à Paris. Cette dame a été charmante pour moi.

—Nous irons en ce cas lui faire une visite et nous l'inviterons à venir.

Mme de Beauchamp inscrivit le nom de Mme de Lignères sur son carnet.

Peu de temps après, la voisine de Fanchon faisait partie des invités du château.

Elle plut à Jacques en raison des attentions qu'elle avait pour Fanchon, mais son ton, ses manières parurent faux et suspects à Simone et à sa mère.

Elles n'en dirent rien pourtant à la jeune fille, craignant de la chagriner.

En se rendant dans les Vosges pour y faire une cure, la duchesse de Cervin-Lanson s'arrêta à Beauchamp.

Elle y apporta une grande nouvelle.

—Blanche de Pervençère, dit-elle, a résolu un plan d'une hardiesse qui confine à l'héroïsme. Elle veut retrouver son mari parti en Afrique il y a dix-huit ans. Il a été assassiné par les Touareg. Blanche ne peut se résoudre à croire à cette mort. Et si elle en a la preuve irréfutable, s'il ne lui est plus permis d'espérer le retrouver vivant, elle recherchera son cadavre et le ramènera en France.

—La malheureuse se fera massacrer ! s'écria le docteur ; son héroïsme est de la folie !

—Du désespoir, docteur ! répondit Mme de Cervin-Lanson.

—J'admire cette noble femme, dit Jacques d'une voix grave.

La duchesse reprit :

—Son beau-frère, Gaston de Pervençère, et un ami de ce dernier, M. de Montaiglon, l'accompagneront, organiseront une caravane, essaieront avec elle de retrouver la trace du disparu.

—Blanche m'a déclaré qu'elle réussirait dans son entreprise ou qu'elle y laisserait sa vie : " Si Renaud est mort, m'a-t-elle dit, je veux mourir où il a été frappé ; peut-être mon corps sera-il réuni à lui dans la terre ! "

—Depuis dix-huit ans, on n'a pas eu de nouvelles de Renaud de Pervençère ? continua le docteur.

—Non, monsieur, répondit Mme de Cervin-Lanson.

—Je ne vois pas, alors, qu'il reste le moindre espoir de le retrouver vivant.

—Hélas, monsieur, je suis de votre avis !